

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première, par Cédric Marty

Travail préparatoire : Ernest Tucoo-Chala

TUCOO-CHALA Ernest, 1914-1919. *Carnets de route d'un artilleur*, Biarritz, J. et D. Deucalion, 1996, 116 p.

Questions

1) Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou non-combattant :

A quelle arme appartient-il ?

Le témoignage

Nature du témoignage :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

- 2) **Quelles sont les souffrances de la vie au front ? Fantassins et artilleurs sont-ils logés à la même enseigne ?**
- 3) **Comment tente-t-il d'échapper à la guerre ?**
- 4) **Comment, dans certains secteurs et à certains moments, les combattants ont-ils tenté de limiter la violence des affrontements ? Pourquoi ces limitations de la violence ne durent-elles pas ?**

Extraits

31 juillet 1914 : « nous reviendrons bien vite, la guerre ne peut durer plus de quelques jours »

29 août 1914 : « Baptême du feu si l'on peut dire [...]. Derrière un petit bois, à 2 km de nous, le 18e [R. I.] attaque devant nous en rang serré ; [...] de tous les côtés rappiquent les fantassins qui reculent sous le feu des mitrailleuses. Le bruit court qu'ils ont eu de terribles pertes. »

30-31 août 1914 : « Nous marchons nuit et jour dans des routes encombrées de civils, fantassins, qui cherchent leurs officiers, tous sont fourbus. [...] On ne peut plus marcher et les Boches nous harcèlent sans cesse. [...] C'est la vraie pagaille. »

3 septembre 1914 : « on a encore reculé, nous sommes au Sud de Paris ; jusqu'où va-t-on nous obliger à aller

? »

5 septembre 1914 : « Dans la soirée on nous lit un ordre du jour émanant du grand quartier [le haut commandement] : « la retraite est terminée, nous devons passer à la contre-attaque. » »

Commence alors la bataille de la Marne qui débouche sur un recul allemand et une course à la mer dans laquelle chaque armée tente de déborder l'autre. Les deux armées, paralysées, s'enterrent dans des tranchées.

6 octobre 1914 : « Voilà près d'un mois que les boches nous ont cloués sur place [...]. Nous avons ordre de faire des cagnas en prévision de l'hiver. C'est gai; les fantassins font de même, boyaux, tranchées »

Février-mars 1915 : « le temps semble long. Toujours calme, nouvelles contradictoires, nous faisons des avions, des porte-plumes, arrangeons nos cagnas (...) la correspondance marche bien, je reçois beaucoup de courrier de ma chère fiancée qui m'aide heureusement à tuer le temps »

20 juin 1915 : « Un coup dur! Nous sommes partis avec Groguelin un petit Parigot de 20 ans [...]; nous avons eu la guigne de tomber dans une zone qu'ils ont arrosé avec du 77 autrichien et un obus a percuté presque en plein sur le pauvre gosse; il a été déchiqueté et accroché à un arbre, je suis allé chercher les brancardiers et nous l'avons ramené à la batterie le coeur bien gros. Un si gentil gosse, toujours le mot pour rire, un vrai titi. Quelle destinée quand même, putain de guerre! Quand en verrons-nous la fin? »

20 septembre 1915 : « Nous recevons 15000 obus spéciaux explosifs et incendiaires. Le capitaine nous réunit pour nous faire savoir que l'instant est proche et que nous devons les « foutre dehors ». Tous ces préparatifs me laisse absolument calme, je ne sais pourquoi, mais je sens que je suis protégé par ma chérie et ma maman et que rien de grave ne peut m'arriver. »

24 septembre 1915 : « Première attaque au bois Persan à notre gauche après une immense préparation d'artillerie ; le bois n'est que fumée et flammes. »

Début octobre 1915 : « Le cafard, le cafard est revenu, on devait tout bouffer, on a dépensé des milliers d'obus et pour quoi ? Pour nous regarder à nouveau en chiens de faïence »

18 février 1916 : « Les Boches sont inquiets, ils attaquent au bois des Buttes, sur tout le front et jusqu'à Verdun ; il y en a marre, marre, marre. Tout est noir en moi, seule l'idée de rentrer un jour de revenir vite, de vite retrouver ma chérie et mes parents me soutient encore mais que c'est long! Interminable cette attente! »

fin avril 1916 : « Enfin nous sommes relevés pour aller où? On n'en sait trop rien, mais enfin on va voir d'autres horizons » « Fièvre de départ, tout le monde est radieux, on parle dur de Verdun »

27 avril 1916 : « heureusement que nous avons eu le courrier : 12 lettres plus un colis de Pau et un autre de ma petite chérie de Bordeaux, toutes ces bonnes nouvelles me remontent le moral. Je suis vanné après ces trois jours de route (200 km) et, par surcroît, des manoeuvres maintenant! Que le diable les emporte avec leurs âneries de manoeuvre »

S'il s'emporte, c'est parce que le « repos » n'en n'est pas vraiment un. Les soldats sont soumis à des exercices et des manoeuvres.

8 mai 1916 : « Manoeuvre sur un grand plateau [...] Vraiment ils se foutent de nous; nous faire casser la gueule, passe encore, c'est la guerre! Mais nous emmerder comme ils le font avant, ça passe les bornes. Et que ça passe, matériel brisé, haché, des blessés par wagon de la 35e division. »

17 mai 1916 : « Manoeuvre et revue, quel bordel! C'est cela qu'ils appellent le repos, oh vivement le fuite vers Verdun! »

28 mai 1916 : de retour à Verdun, il est pris dans une attaque : « il y a de quoi perdre la tête dans ce chaos [...] c'est une véritable fournaise [...]. Nous tirons sans cesse [...] les blessés qui passent près de nous nous engueulent, nous leur tirons dessus à ce qu'il paraît ; alors j'aime mieux [régler le tir] 50 mètres plus long. Je ne suis plus comme les copains qu'un paquet de boue gluante. On ne vit plus, on est en sursis, des morts vivants et l'énergie ne peut rien contre la fatigue et la soif. »

30 mai 1916 : « à 5 heures, départ pour la position, nous devons faire ainsi : un jour de repos, un jour de ligne. On ne tiendra pas le coup longtemps car vraiment l'atmosphère devient irrespirable, une puanteur et cette saloperie de boue argileuse. La journée ressemble terriblement à la première; ça tombe sans discontinuer et toujours les mêmes ordres : « *Tirez, tirez!* » [...] 120 coups en 10 minutes ce n'est plus possible, la pièce nous brûle, elle va rougir, il faut la laisser se reposer »

1er juin 1916 : « les boches ont commencé à attaquer avec des liquides enflammés sur les tranchées et arrosent les batteries du 150 et du 210, avec des obus lacrymogènes. Qu'est-ce que c'est encore que cette nouvelle invention ? On nous a distribué lunettes et masques mais j'étouffe là-dessous et l'on y voit rien, l'ordre est « Barrage à volonté ». Comment concilier les ordres et sauver sa peau avec ces saloperies sur la gueule ? A petit jour, cela devient terrible ; les yeux nous coulent ; moi, j'enlève tout. Et merde ! Crever pour crever, à l'air libre au moins »

7 juin 1916 : « Nous tirons comme des dératés 1200 coups par pièce. Les attaques se succèdent, c'est une procession de blessés et de brancardiers que l'on évacue comme on peut et de petits groupes de fantassins qui montent pour les remplacer. Pauvres bougres ! Combien reviendront-ils ? Nous, les artilleurs, nous avons de la veine malgré tout si on se compare à eux. »

26 juin 1916 : *transféré dans un nouveau secteur (Vienne-le-château), il est frappé par le calme qui y règne : ceux que lui et ses camarades remplacent leur confirment* : « ils nous ont dit que depuis 3 mois ils n'avaient pas tiré un seul coup de canon et pas reçu le moindre obus. Derrière la tranchée allemande, sur la crête, je m'amuse à regarder les Fritz faire l'exercice. Le capitaine Gobert m'interroge : « N'est-ce pas les Boches qui paradedent à gauche du bois ? – Oui mon capitaine, il y a un moment que je me rince l'oeil – Vous ne pouviez pas me le dire, nom de dieu – Et pourquoi ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela, les poilus que nous avons relevés nous ont bien avertis que l'arrêt des hostilités était complet dans le secteur. – Eh bien, je vous dis, moi, que cela va changer » *Il ordonne alors un bombardement des positions ennemies entraînant à nouveau des tirs allemands.*

1^{er} septembre 1916 : de retour de permission : « Voilà c'est fini, le rêve! Nous retombons dans la réalité et elle n'est pas belle, mais que de beaux souvenirs de cette perme je rapporte [...] Avec Mimi nous avons convenu de nous marier le plus tôt possible. Si je dois y rester, eh bien! Au moins nous aurons été mari et femme. C'est la mort de Jean qui me pousse à cette folie et puis cela me permettra d'obtenir une permission supplémentaire, que cela fasse plaisir ou non au capitaine.

15 octobre 1916 : « Maman trouve que c'est folie de notre part, se marier pour avoir une permission... Eh bien! Moi, j'estime que ça vaut le coup! Si j'ai le malheur d'y rester, elle touchera une pension de veuve et puis et puis nous aurons été mari et femme et c'est tout ce que nous espérons, désirons de tout notre coeur tous les deux »

1er mai 1917 : « Nous voilà en position au trou Bricault ; ça ne va pas... Ils nous aspergent à longueur de journée avec des gaz asphyxiants, on va tous crever empoisonnés, les masques à gaz ne nous quittent plus. Il y en a marre, marre de cette guerre et tout le monde en a assez, heureusement qu'il y a les lettres de ma chère petite femme et les colis et cigarettes et l'espoir d'une perme »

2 octobre 1917 : « Ca y est, le sort en est jeté, j'ai posé ma candidature et je suis volontaire pour l'Orient; au moins là il n'y aura pas de gaz et puis, il y a dix jours de permission à la clef »

6 novembre 1917 : « Bravo! C'est gagné! Je pars le 10 novembre 1917 avec une perme de 10 jours pour Pau. C'est sans regret que je quitte ce damné front et vive les permes! » Commence alors une nouvelle période pour lui. Avant de partir en Orient, fin 1917, début 1918, il fait tout pour rester « planqué » au dépôt.

11 novembre 1918 : « Enfin c'est fini, que te dire ma bien aimée : cette nouvelle c'est fou ce que vous devez être heureux, la paix va bien vite être signée et dans deux mois peut-être nous serons à nouveau réunis pour toujours. C'est trop beau et pourtant c'est vrai »